

# LE CANADIEN

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS

Éditeurs-Propriétaires J. N. DUQUET et Cie, à qui toutes lettres, envois, etc., doivent être adressés franco.

TARIF DES ANNONCES.

|                                                                     |        |
|---------------------------------------------------------------------|--------|
| Six lignes, première insertion.....                                 | \$0.50 |
| Chaque insertion subséquente.....                                   | 0.12   |
| Dix lignes et au-dessous, première insertion.....                   | 0.60   |
| Chaque insertion subséquente.....                                   | 0.17   |
| Pour chaque ligne au-dessous de dix lignes, première insertion..... | 0.08   |
| Chaque insertion subséquente.....                                   | 0.02   |

Pour les annonces à long terme, les conditions sont beaucoup plus faciles, et une remise libérale est accordée.

Les annonces déposées au bureau jusqu'à onze heures et demie du jour de la publication paraissent invariablement le même jour.

TARIF DE L'ABONNEMENT.

|                                   |        |
|-----------------------------------|--------|
| Pour douze mois.....              | \$4.00 |
| Pour six mois.....                | 2.00   |
| Pour les instituteurs, un an..... | 3.00   |

PAYABLE D'AVANCE.

LE CANADIEN, journal politique, littéraire, scientifique, commercial, industriel et agricole, est imprimé et publié au n° 21, rue La Montagne, à Québec, et paraît les LUNDI, MERCREDI et VENDREDI de chaque semaine.

Tout abonné qui veut cesser de recevoir ce journal doit en donner avis à l'administration au moins avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui ne peut être moindre que six mois, et payer les arriérés, autrement il sera tenu de continuer un autre semestre.

## Courrier de Paris.

Paris, septembre.

Tout chroniqueur digne de ce nom, tout écrivain qui se respecte, tout homme de lettres, qui signe une lettre datée de Paris, est un imposteur. Paris est à l'heure qu'il est, la ville déserte par excellence. L'exception de deux ou trois préfets venus pour entendre parler de la succession de M. Weiss à Lyon, on ne rencontre sur l'asphalte que des voyageurs partant ou arrivant pour repartir.

C'est l'époque où l'on oublie les rhumatismes, la goutte, les enflures, les mille petites misères quotidiennes pour ne songer qu'à l'immolation des perdrix et des lièvres. Alors! chasseur vite en campagne! *louloute! louloute!*

Il va sans dire que comme tous les ans on se lamente sur la rareté des animaux. Je n'ai jamais entendu déplorer la maladresse des chasseurs; mais celle du gibier, comme on la démontre indirectement! Les lièvres ne se lèvent plus à cinq heures; les perdrix n'ont plus de temps pour courir, ou pour raler les Nemorods modernes dont les fusils à précision atteignent si bien la maladresse, un journal de la localité raconte des prouesses magnifiques: "Hier un chasseur a vu partir une compagnie de vingt-cinq perdrix; il a tiré au hasard et a vu tomber vingt-cinq pièces; il est probable que la vingt-cinquième a été atteinte, mais on n'a pas pu la retrouver."

On conduit ces jours-ci à sa dernière demeure un homme qui emporte avec lui toute l'opinion d'une génération, et qui a subi la persécution, l'injure, l'humiliation de tous ses contemporains, tant qu'il s'est dévoué avec désintéressement à un rêve, à une chimère. Le père Eufautin n'est devenu un homme considérable et estimé que le jour où, mécontent, comme Roy-Bla, la main sur la poitrine, il a dit à son fils: "Triste flamme, éteins-toi! puis il a discipliné sa vie; il est devenu un administrateur de chemin de fer; et le dernier dieu de l'époque a été content par un cortège de financiers et de gens pratiques. Ah! comme il a dû souffrir parfois, dans sa prospérité dernière, de rencontrer tant d'estime pour la besogne de tout le monde et d'avoir subi tant de mépris pour une chimère désintéressée!"

N'a-t-il pas pensé quelquefois, en s'agençant dans les conseils des grandes administrations, qu'il s'était vu, tout enlevé du feu de l'apostolat, traîner sur les bancs de la police correctionnelle et accusé d'escroquerie, parce qu'il trouvait quelque chose à redire à la morale du vieux monde!

Mais la série n'est pas complète. N'est-ce pas aussi un révolté puni par l'accusation de filouterie que ce voyageur naïf, qui a été sans armes, sans argent, sans autres auxiliaires que son courage, se faire proclamer roi d'Arcaucanie? Et parce qu'il a été jadis, dans les temps fabuleux, un avoué de Périgueux faisant signer ses actes au nom de maître Tonnens, on le chicane sur son titre de roi qui n'a pas été reconnu au congrès de Paris; on l'accuse d'être un escroc, on lui conteste le droit de signer ses billets du titre d'Orléans Antoine Ier.

Je voudrais bien savoir en vertu de quelle loi on pourrait le frapper. Pour-

## Feuilleton du "Canadien"

Du 12 octobre 1864.

## LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

LE TUEUR DE LIONS.

(Suite.)

En effet, depuis le moment où les premières étoiles se montrent au ciel jusqu'à la pointe du jour, celui-ci est obligé de se garder constamment, de percevoir et de distinguer chaque bruit, de juger promptement s'il ne prend point des pierres pour des marauds ou des marauds pour des pierres, de sonder du regard l'épaisseur du bois, le sentier sur lequel il marche; de s'arrêter pour écouter et s'assurer qu'il n'est point suivi; en un mot, de se rappeler qu'il est constamment en danger de mort, sans espoir de secours; par conséquent, il se sent toujours ému, et cependant est toujours prêt à combattre avec le calme et le sang-froid qui ne savent pas toujours dans une lutte si inégale, mais sans lesquels il lui eût été perdu sans ressources.

Voilà quelles sont les causes qui ont fait naître en moi la passion de la chasse au lion, faite la nuit et seul.

Si, par les chasseurs pour lesquels j'ai écrit ces lignes, il s'en trouvait un qui désirât entrer dans la lice, afin de lui faire com-

cet empire nouveau; sans être bien fort en politique, il sentait que la France avait une station en Amérique, et il croyait qu'il coûterait moins cher au Trésor de la chercher vers ce point-là que du côté du Mexique.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans son rêve absurde c'est qu'il se réalisait. J'ai raconté moi-même ici, comment M. Tonnens prépara sa candidature, fut proclamé roi, et fut enlevé par les Chinois, au moment où il venait d'assurer à la France la possibilité d'un protectorat sur ce beau pays. On ne l'aurait pas fusillé M. Tonnens; mais quand il redemanda son royaume aux échos des ministères on lui chanta en langage diplomatique, le fameux:—Fallait pas qu'il aille—on en insère volontiers dans les journaux qu'il est poursuivi par escroquerie parce que seul il n'est pas démonté sur sa qualité de roi, parce que, avec la conscience des dangers subis, il se dit qu'il a aussi bien mérité la couronne que tels et tels, auxquels on l'a offerte parce qu'ils n'avaient rien fait pour en être dignes.

Ne voilà-t-il pas qu'on annonce un nouvel accident comme il en arrive souvent aux gens de lettres. Le collaborateur, si gai, si franc, si heureux de M. Labiche, un des auteurs du *Voyage de M. Parichon*, Edouard Martin, vient d'être dans une maison de santé.

J'ai bien peur de ces maisons-là; le jour où l'on m'engagerait à y passer quelques mois, je crois bien que j'irais chercher ailleurs. Combien y vont qui n'en reviennent jamais! surtout quand la maison de santé est située à Charenton.

J'espère pourtant que E. Martin n'a eu qu'un accident passager, un abcès au cerveau a pu déterminer une crise, une aberration momentanée; mais il n'est pas à l'âge où l'intelligence peut rendre facilement les armes. Ses succès au théâtre lui adoucissent la vie si dure pour d'autres. Il n'avait aucune raison d'ypocrisie. Son bonheur lui viendra en aide. Jusqu'à ce que nous apprenions que cet aimable confrère nous est rendu, les bonnes comédies auront un air de tristesse, et il sera pénible d'entendre dire à chacune des bouffonneries si heureusement inventées:—La bonne folie! hélas! ce seraient des folies garanties par l'auteur. Voilà nos accidents de chasse à nous autres. Notre fusil nous part dans la main, nous blesse, nous tue, ou, ce qui est plus horrible, nous mutile.

Ah! l'auteur des *Tristes humaines* a bien raison quand il dit:

"Triste! oh que ce mot est bien le mot de notre temps. Sonnerie des fanfares, hallali de chasse, refrain des orchestres, galop des chevaux de course, clats de rifle, tapage de tous les luxes, on entend ce mot. Au fort du bruit une note s'élève, elle s'enfle, elle perce, elle domine, toujours plus navrée, elle domine, le cri de l'âme en détresse qui se lamente au milieu des plaisirs."

Est-ce une pensée un peu analogue à celle-là qui a engagé le prince Humbert à visiter tout d'abord les égouts de Paris. Pour un jeune prince la curiosité me semble philosophique. On lui offre Versailles où il peut s'imaginer toutes les splendeurs des galas, on lui donne les clés de tous les palais, de tous les musées. Il se promène dans la rue de Livoli, et devant cette longue et classique avenue, qui est un magnifique récit de Thémistocle, il demande à voir ce qu'il y a sous le sol, à retourner la superficie citée pour en examiner l'envers. Curiosité respectable. Les nouvelles chez les jésuites sont soumises à de longues épreuves avant d'être admises à l'honneur d'être dans la compagnie. Le métier de roi est bien aussi difficile que celui de jésuite. Il est bon que les princes se livrent à quelques épreuves, et l'inspection des égouts d'une grande cité me paraît une de ces épreuves essentielles et pratiques qui donnent un fonds de raison solide aux âmes que l'illusion pourrait égayer.

Un homme sans illusion c'est M. Babinet, de l'Institut. Ne s'est-il pas avisé

de la dernière séance de l'Académie des sciences, de protester contre la manie de certaines personnes qui s'obstinent à vouloir graver le Mont-Blanc! Les voyageurs, dit-il, en reviennent malades; ils peuvent y gagner des érysipèles!

Ne voilà-t-il pas une belle raison, bien déterminante pour rester dans la vallée! La peur d'être malade! la crainte d'un érysipèle! On en affronte bien d'autres pour des entreprises qui ne valent pas celles-là. A quoi cela sert-il, dites-vous, excellent M. Babinet, de monter sur le Mont-Blanc? Cela sert à y monter, à fuir d'autant l'humanité, à se rapprocher de plus près de Dieu, à ouvrir le plus d'horizons possible devant soi. A quoi cela sert d'attendre le plus haut sommet de l'Europe? En vérité, la question me paraît naïve. Demandez à M. de Laprade, le poète des Alpes, demandez à tous ceux qui ont besoin de dégonfler dans un air pur leur poitrine emplit des miasmes du bas. A quoi cela sert? Evidemment à rien, et il vaut mieux rester dans une bonne robe de chambre, au coin de son feu, ou prendre la précaution de changer de gilet de flanelle pendant tous les fortes chaleurs de l'été, on évite ainsi les rhumes, les érysipèles, et l'on vit longtemps, sans courir le risque de glisser dans les glaciers. A quoi cela servirait-il à ce malheureux capitaine Franklin d'aller chercher un passage peut-être introuvable au pôle Nord? A quoi cela servirait-il au lieutenant parisiens Bidot d'aller à la recherche du capitaine Franklin perdu? Ils sont morts tous deux, les imprudents, et ils ne peuvent pas s'instruire en lisant les comptes-rendus de l'Académie des sciences et les belles paroles de M. Babinet sur toutes les questions.

Toutefois si M. Babinet n'a pas d'enthousiasme pour les périlleuses aventures, il a aussi, lui, son utopie. Ce n'est pas celle d'imiter Léon, bien que le malheureux avait eu un brevet à notre ami Nadar, et lui ait garanti la vérité mathématique de son invention. L'utopie de M. Babinet est d'un genre plus substantiel. Il a soumis à l'Académie le résultat d'une série d'expériences d'après lesquelles on pourrait faire le cuisine sans feu: il suffit d'enfermer les aliments que l'on veut cuire, pot-au-feu, légumes, fruits, etc., dans un vase noir complètement et recouvert de plusieurs vitres superposées. L'action du soleil se multiplie en passant par ces verres, et on peut arriver très-facilement à mettre ainsi l'eau en ébullition. La saveur des mets, dit-il le savant, est plus succulente. Je m'étais toujours douté que le pot-au-feu de nos cuisinières et le bouaf à la mode n'étaient pas le dernier mot de l'art culinaire.

Ce qui a suggéré à M. Babinet l'idée de cette découverte, ou plutôt de ces expériences, c'est tout bonnement la cloche du melon. Le rêve de M. Babinet est de nous nourrir par le procédé qui fait mûrir les melons. Je comprends parfaitement que la température du Mont-Blanc soit inutile à l'affaire, et qu'il ne faille pas s'élever dans les nués par cela. La façade des collégiens qui promettent ironiquement une tarte cuit au soleil n'est donc pas une chimère! Merci, mon Dieu!

(Extrait du *Courrier des États-Unis*.)

## Appel aux Polonais.

Le gouvernement national de la Pologne vient d'adresser l'appel suivant à la nation:

Après dix-neuf mois d'une lutte acharnée contre toutes les forces de la Russie, soutenue par les complices du meurtre de la Pologne et enhardie par l'indifférence de l'Occident, notre insurrection a failli et nos rangs se sont éclaircis.

Sur les tombes de cinquante mille héros morts dans les combats, sur les chemins sillonnés par les roues des kibitka, on entomme cent mille de nos martyrs dans les neiges de la Sibirie; sur les débris des milliers de villes et de villages incendiés, l'enivresseur entonne un hymne de triomphe et rebouffe ses barbares fureurs, hymne perfide et mensonger, dont le refrain est acclamé par les complices de la Russie, conjurés pour

notre perte, qui tous répètent à l'envi: "La lutte est finie, il n'y a plus de Pologne!"

En cet instant terrible et suprême, nous, gouvernement national, forts de notre foi dans la puissance, les droits et l'avenir de la nation, pleins de confiance dans son dévouement, nous sentons le devoir d'élever la voix vers toi, peuple polonais, pour démentir et confondre ceux qui, une fois encore, veulent te faire descendre dans la tombe, pour te dévoiler sans faiblesse tes plaies les plus douloureuses, pour te faire envisager face à face les fautes accomplies, pour te montrer les leçons encore intactes de la puissance, pour te frayer la voie à travers laquelle le gouvernement national, mandataire fidèle de tes droits imprescriptibles, a résolu de te guider, et au bout de laquelle est l'indépendance, la liberté, l'égalité, la fraternité.

En prenant les armes le 22 janvier 1863, la Pologne ne comptait ni sur une assistance étrangère, ni sur des démarches diplomatiques qui ne devaient être appuyées par aucune force effective.

La nation savait que son droit et son devoir est de vivre et d'être indépendante. Elle sentait qu'il n'y a pas de puissance au monde capable de river quarante millions de bras à des chaînes éternelles. La nation a cru à ses propres forces et elle s'est levée.

Le premier acte de l'autorité nationale fut de restituer au peuple ce qui est sa propriété, et, par cet acte, le gouvernement montra tout d'abord la source à laquelle l'insurrection devait avoir tout puiser ses forces et ses ressources. Mais avant que l'insurrection, dépourvue d'armes, fût parvenue à se développer, avant qu'elle eût pu mener au combat les masses, qui brûlaient d'entrer en lice, dix-huit mois se sont écoulés, et le signal de la lutte n'était plus là pour la diriger.

A l'esprit de dévouement de ces héros et de ces martyrs, à leur foi ardente, leurs successeurs substituèrent de misérables expédients pour tenir tête à l'ennemi et conduire l'insurrection. Ils doutèrent de la puissance d'un peuple de vingt millions d'hommes, ils doutèrent du patriotisme du peuple polonais!

On changea l'insurrection en une démonstration armée, on demanda à la nation de produire son avoir et de verser son sang, dans le but d'aider et d'obtenir, à force de pitié, une intervention étrangère.

A lors commença cette direction étrange à laquelle il serait difficile de trouver une autre explication.

On fonda toutes les espérances et tous les projets sur l'intervention de l'Occident, sur l'alliance fantastique du plus expérient de nos voisins, qui devait négocier auprès du czar, en invoquant les six points, non plus la liberté de la patrie, mais une autonomie partielle et monstrueuse, dans laquelle il eût été également impossible à la nation de vivre et de mourir.

Au delà, une lutte dépourvue de plan et de but, prolongée au jour le jour, abandonnée aux efforts individuels, sans intention ni désir de la transformer en une grande et puissante guerre nationale, comme si on eût voulu convaincre la nation d'impuissance, parce qu'on n'avait pas de forces réelles.

Bientôt l'acte du 22 janvier ne fut plus qu'une espérance vague et illusoire, soit qu'on ne sût pas, soit qu'on ne voulut pas appeler aux armes, suivant la tradition de nos aïeux, tout le peuple de Pologne; aujourd'hui les Moscovites le déportent par milliers en Sibirie.

On ne sut pas, ou on n'osa pas demander à la nation les sacrifices, voulus pour une grande guerre nationale, qui doit décider de la vie ou de la mort, et aujourd'hui la Russie la ruine et lui arrache des millions.

On ne crut pas au peuple—on se défit du peuple. La faute a été terrible! Et cependant le peuple a repoussé les fautes traitées du czar, et il n'attend qu'une direction et un commandement. Des hommes à la voix sinistre vou-

draient persuader à la nation qu'elle est égarée et arriérée! Qu'ils regardent les gibets auxquels se balancent chaque jour les cadavres des nouveaux martyrs de la liberté, qu'ils regardent ces tombes chaque jour plus nombreuses, qui témoignent de la domination soi-disant assurée de l'oppression, et qu'ils voient que la lutte est terminée!

Peuple polonais! la lutte ne peut cesser; demander le pardon du czar, ce serait une bassesse et une infamie dont tu n'es pas capable.

Il faut que la lutte continue, parce que le czar a juré d'exterminer notre nationalité, notre religion et notre langue. Plus nos armes s'abaissent, plus la Russie redouble de rage! Il n'y a pas de guerre qui puisse nous coûter autant de victimes que l'interuption de la lutte; ce n'est pas la guerre que fait le czar, c'est l'annihilation de notre indomptable nation, qu'il poursuit sans la lâcher insensée.

La mort sur le champ de bataille et la liberté ne fût-ce que pour nos enfants, ou bien la mort sur le gibet, une lente agonie dans les neiges de la Sibirie et la misère dans l'exil, voilà le choix qui nous reste.

Nous avons essayé de grandes pertes, subi de grandes douleurs; mais l'œuvre de la rédemption ne peut s'accomplir que par de grands sacrifices! En revanche, nous avons grandi de cœur et d'âme; nous avons acquis l'expérience, nous savons désormais où est l'impuissance, où sont nos forces. Les gémissements de nos sœurs et de nos mères fondent par nos bourreaux, les pleurs de nos frères entraînés précipitent vers un éternel exil, le craquement des gibets qui plient sous le poids des cadavres des plus nobles fils de la Pologne, résonnent aux oreilles et dans le cœur de la nation, comme le clairon qui appelle à la lutte, lutte acharnée, lutte à la vie et à la mort.

Infâme ou traître celui qui veut le repos et qui reste sourd à l'appel! Mais toi, peuple polonais, tu tentes et tu seras debout; tu dois rester debout pour le combat suprême, et là où tu te lèveras, peuple polonais, la victoire est certaine!

Dans cette situation si difficile, le gouvernement national ne voit qu'un moment de transition, c'est la seconde période de la guerre qui commence, la guerre populaire. Pour remplir sa mission, il déploiera toutes les ressources, il ne reculera devant rien, il ne négligera rien, parce que telle est la volonté de la nation et tel est par conséquent le devoir de son gouvernement. Dans cette voie, il n'hésitera pas, il ne fléchira pas, et malheur à ceux qui oseraient se mettre à la traverse!

En appliquant tous ses efforts à l'accomplissement de sa tâche, le gouvernement ne compte que sur les forces de la nation, mais il acceptera l'appui fraternel et les sympathies des peuples.

La Sainte Alliance des despotes et la civilisation, l'ancien régime de la force brutale et le droit éternel de l'humanité, se trouvent aujourd'hui en présence. Peuple polonais! toi qui jadis étais le premier sur la brèche pour la défense de la chrétienté, tu es aujourd'hui le premier de la liberté, outrageusement violés en ta personne. Ta mission vient de Dieu, ton salut est entre tes mains. Peuple polonais! peuple grand par l'amour fraternel qui t'anime, tu dois aujourd'hui, non pas châtier le passé, mais fonder et assurer l'avenir.

Dieu ne t'abandonnera pas, parce que tu es appelé à être le rempart de la liberté contre la barbarie du Nord. C'est à travers tes ruines et tes débris que la Russie veut marcher à la conquête de l'Europe. Mais tu ne périras pas; courage donc et persévérance.

Varsovie, le 8 septembre.

(Scu du gouvernement national.)

## MEXIQUE.

On lit dans le *Courrier des États-Unis* du 8 octobre:

Des renseignements particuliers, que nous recevons directement de Mexico,

nous permettent d'ajouter quelques détails à ceux que nous donnions hier sur la situation de l'empire.

Par le fait, les nouvelles ne sont pas d'accord sur la direction prise dans la lutte par M. Juárez. Son invention première a bien été de se jeter dans le Chilualua, mais ces derniers flirts ont été refusés de le suivre dans les vastes solitudes de cette province. Peut-être cherchait-il à se rabattre du côté du Pacifique. Nous disions hier que le seul partisan influent qui lui restait, Ortega, paraît avoir été fusillé par ses soldats. Quant à Doblado, il avait demandé à faire sa soumission moyennant certaines conditions. L'empereur a fait répondre qu'il n'avait pas d'autres conditions à proposer que la garantie octroyée à tous les dissidents ralliés. M. Doblado, qui espérait, en faisant sa paix particulière, faire déclarer certaines propriétés mal acquises inviolables, s'est réfugié, comme on sait, aux États-Unis.

Voici la version véritable de l'affaire de Cortinas. Celui-ci n'a pas le Rio Grande pour prêt main forte aux troupes fédérales dans une tentative faite par celles-ci sur Brownville. Instruit de ce mouvement, le contre-amiral Bosse fit demander à l'officier qui commandait les unités, de s'engager à ne pas laisser revenir Cortinas sur la rive mexicaine. L'engagement fut pris, ce qui n'empêcha pas le chef fédéral de repasser un beau jour à Matamoros. Là, il a été accueilli à coups de fusil par la population elle-même.

Mazatlan est à la veille d'être occupé par les impériaux. Ce port occupé, le jaurisme n'aura plus aucune relation avec l'extérieur. A l'intérieur, le seul dissident qui résiste encore est M. Porfirio Díaz, qui n'a que 2,000 hommes démorales. Pour bien se rendre compte des succès des impériaux, il faut mesurer les distances qui séparent les divers districts. De San Luis à Monterey, il y a 360 milles; de Monterey à Matamoros 225. Un corps français est rentré dernièrement à Mexico après une campagne de dix mois, pendant laquelle il a parcouru 2,800 milles, juste 1,500 lieues de France. En général, les combats se réduisent à des escarmouches; la première charge met l'ennemi en fuite, et l'on a à peine à regretter quelques blessés. Une fois, dans une embuscade, cinq zouaves périrent, et toute l'armée est indignée de ces pertes minimes.

Le fait suivant est authentique. Dans l'Oajaca, Porfirio Díaz fait attaquer par dix huit cents Mexicains un village qui avait pour toute garnison douze soldats de ligne. Ceux-ci se retranchèrent derrière une barrière improvisée et tiennent trois quarts d'heure sans laisser entamer leurs retranchements. Une compagnie, en attendant la fusillade, accourt au pas de course, charge l'ennemi en flanc sans se précipiter de sa force, le met en fuite, et décapite les intrépides assiégés, dont pas un n'était tué. Mais tous étaient blessés, y compris leur chef, le capitaine Noyes. Ce sont ces engagements qui ont transformé aux États-Unis en Vêpres Siciliennes de nos troupes.

L'œuvre militaire est si près de sa fin, que M. le maréchal Bazaine est sur le point de renvoyer en France dix mille soldats, et n'attend que l'arrivée des transports pour les rembarquer, quoique la légion austro-belge ne soit pas prête à venir les remplacer. Parmi les partisans se trouvent le 90<sup>e</sup> régiment de ligne, le 2<sup>e</sup> de zouaves, les 2<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> bataillons de chasseurs à pied.

Dans l'ordre politique, toutes les nouvelles se bornent au voyage de l'empereur, qui a été retardé par une maladie. A Delorais, où le euré Hidalgo a poussé le premier cri d'indépendance, en 1810, l'empereur a prononcé le discours suivant, de l'une des fenêtres de l'habitation historique où il était descendu:

"Mexicains:

"Il s'est écoulé plus d'un demi-siècle au milieu des orages politiques depuis le jour où, de cette humble maison et du cœur d'un humble vieillard, fut poussé le cri d'indépendance qui devait éclater comme la foudre d'un O-

céan à l'autre dans toute l'étendue de l'Amérique, et détruire l'esclavage et le despotisme de plusieurs siècles. Ce cri qui éclata dans la nuit comme un éclair, tira toute une nation du long sommeil où elle était prosternée, l'appela à la liberté et à l'émancipation. Mais tout ce qui est grand, tout ce qui est destiné à durer s'accomplit difficilement; c'est l'œuvre du temps. Des années de passions, de combats et de luttas se sont succédées. L'idée de l'indépendance était née, mais la nation ne la voyait pas encore. Les frères étaient armés contre les frères; les haines de partis menaçaient de muer ce que les héros de notre belle patrie avaient créé.

"Le drapeau tricolore, ce magnifique symbole de nos victoires, s'était laissé envahir par une seule couleur, celle du sang. Enfin arriva du fond de l'Orient un magnanime secours avec le symbole d'un glorieux drapeau tricolore: un aigle vint montrer à l'autre le chemin de la modération et de la légalité. C'est maintenant que le germe posé par Hidalgo dans ces lieux doit se développer victorieusement. Les lions intègrent l'indépendance et l'union, et l'avenir est à nous.

"Un peuple qui, avec la protection et la bénédiction de Dieu, fonde son indépendance sur la liberté et la loi, et n'a qu'une seule et même volonté, est invincible et peut lever la tête avec orgueil. Notre aigle a fléchi dans son premier essor; mais aujourd'hui il est entré dans la voie et qu'il franchi l'abîme, l'éclat d'un vol puissant, et dresse dans ses serres d'airain le serpent de la discorde. Mais au moment où notre patrie sort des ruines, pour occuper fière et puissante le rang qui lui appartient dans le monde, nous ne devons pas oublier l'époque mémorable de notre indépendance et les hommes auxquels nous en devons la conquête.

"Mexicains! Vive l'indépendance! Vive la mémoire de ses héros!"

Certes, il est impossible à un Mexicain de naissance de tenir un langage plus patriotique. Cette harangue a produit la plus favorable impression. Le même jour, l'impératrice Charlotte a posé à Mexico la première pierre d'un monument dédié à l'indépendance.

De Delorais, Maximilien s'est rendu à Guanajuato, d'où il ira probablement à León. Là, Uraga, devenu l'un des plus chauds partisans de l'empire, organise des fêtes magnifiques pour la réception de l'empereur. Il est possible que le souverain aille jusqu'à San Luis à Potosi, bien qu'on l'attende avec quelque impatience à Mexico, pour commencer définitivement la réorganisation administrative du pays.

## NOUVELLES DIVERSES.

—On écrit de Londres, le 20: "L'enquête a été ajournée au lundi 26 septembre, huit heures du matin, et aura lieu cette fois en présence de Muller. Il lui sera donné connaissance du procès-verbal d'enquête, après qu'il le prévenu sera reconduit à Bowstreet, où il doit comparaître le même jour, à onze heures du matin. Puis le coroner fera son résumé et les jurés auront à rendre leur verdict constatant le meurtre de M. Briggs."

—On continue, en attendant, à parler de l'affaire Muller, et si l'on devait ajouter foi aux bruits qui circulent vaguement dans certains quartiers fréquentés par les Allemands, il serait déjà question d'une conscription à ouvrir en faveur de Muller, au cas où ce prévenu serait acquitté par le jury. Quant à la décision qui sera prise par M. Flowers, lundi prochain, il paraît presque certain que ce magistrat renverra Muller devant les assises. On s'accorde généralement à croire que la déposition du témoin Matthews sera vivement discutée par la défense, et on parle avec une certaine insistance de preuves que la *Société de protection* tiendrait en réserve pour disqualifier Muller."

—On fait de grands préparatifs pour la saison d'automne à Compiègne. Il y aura chasse impériale, bals, spectacles, etc. On parle de deux comédies inédites qui seront jouées par de hauts personnages, et dont l'auteur est M. Morice. On compte sur le prince et la princesse de Galles, et sur lord Clarendon à la même époque. Ce sera un petit congrès où l'Anglais dominera, si, comme tout porte à le croire, lord Cowley y accompagnera l'héritier du trône.

—Le doyen des officiers de l'armée française est âgé de cent six ans, un mois, et quinze jours. C'est M. le colonel du génie en retraite Dubois-Fresney, chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion

d'honneur.

de moi, et aussi loin que la vue et l'ouïe pou-

vaient chercher, rien des hommes.

J'étais bien en tête à tête avec mon fusil.

Cependant le temps avait marché, et la lune, que je n'espérais pas avoir, tant mon horizon était borné, commençait à jeter autour de moi une espèce de demi-jour qui m'accueillait avec gratitude.

Il pouvait être onze heures, et je finissais par m'étonner d'avoir attendu si longtemps lorsqu'il me sembla entendre marcher sous bois.

Puis à peu le bruit devint plus distinct; c'était, à n'en pas douter, plusieurs grands animaux.

Bientôt j'aperçus sous la futaie plusieurs points lumineux d'une clarté rougeâtre et mobile qui s'avancèrent vers moi.

Cette fois je reconnus sans peine la famille des lions, qui arrivaient par le sentier, marchant à la file vers le gué que j'occupais.

Un lieu de cinq, je n'en comptai que trois, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent à quinze pas sur la berge de la rivière, il me sembla que celui qui marchait le premier, quoique d'une taille et d'une physionomie des plus respectables, ne devait pas être le seigneur à la grosse tête dont j'avais le signallement et que le cheik n'avait si chaudement recommandé.

Ils étaient là, tous les trois arrêtés et me regardant d'un air étonné; suivant mon plan d'attaque, j'ajustai le premier en pleine épaule et je fis feu.

(A continuer.)

et de la barbe au menton pour être un homme, et je puis vous assurer que cette simple épithète dit plus de choses que bien des phrases éloquentes, que, pour mon compte personnel, je n'en désire pas d'autre.

Voilà ce que je dirais au chasseur que je ne cherche point, mais que je serais heureux de rencontrer.

Cette digression un peu longue aura pour excuse de servir de transition au récit interrompu et qui va suivre.

Le vieux cheik insista beaucoup d'abord pour me faire rentrer au douar, ensuite pour me laisser quelques hommes, qu'il leur mène je jouai peu soucieux de rester.

Je refusai ces deux propositions et l'engageai à se retirer avec son monde; car la nuit approchait et les lions pouvaient descendre d'un moment à l'autre.

Ce brave homme se rendit, bien à regret, à mon invitation, et me demanda, avant de me quitter, la permission de faire avec les siens la prière du soir (*sallat el magherb*), afin, dit-il, que Dieu ve





